

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Paraissant le Dimanche

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPOTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5,

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE

Non, j'en ai l'assez, j'en veux pus de tout ce trafusement, de tout ce tarabustement; v'là au moins quinze jours et deux nuits que j'ai pas seulement piqué de l'œil autant qu'un juge dans une seule audience. Nom d'un rat! si ça continuait comme ça, mon regrolleur gagnerait ben trop et mon rempailleur de chaises chomerait tout le temps à l'incontraire.

Tenez, z'enfants, vous savez ben tout le mal que je me sis donné quand mon cousin Kasperlé n'est venu me faire une visite d'inconvenance; vous savez encore que j'ai pas été molasse pour me n'emmanchement définitif avè le p'pa qu'Embraume, et ben par-dessus tout ça, n'y a encore les gones du lac de Genève que m'avaient z'évitè pour n'aller au congrès de la paix même. Attends, pas si enflammé, j'aime ben mieux m'en aller à Rochecarion ou à la petite Muche me bambanner sus le dos en plein soleil comme une

larmize; d'autant pus que M'sieu l'Emery, l'homme à pattes, m'a bajallé que si je continuais à m'esquinter le tempérament, je gèberais la crevaison linable, le choléra et tous les boccons.

Téz, si je n'allais passer mes vacances dans un chenu voyage. C'est z'une idée, mais gny a z'une affaire que me saraboule, c'est que j'ai pas de yards dans la profonde, et pis je n'ai toujours peur de me casser les côtes à St... ou ailleurs.... Oh! mais que je sis bête, que je sis donc bête! pardine, je n'en y va faire comme mon patron en écrivasserie, M'sieu Xavier le Maître.

C'était un gone qu'avait de malice, y savait ben se retourner, y s'allongeait tant seulement sus sa banquette et y se lanticanait comme ça dans se n'appartement sans se débranler de place. Ça z'y est, z'enfants, voulez-vous n'en être de ce train de plaisir? je m'esbigne médiatement pour passer n'en revue tout me n'emmenagement, d'pis le coquemard jusqu'à la dubelloire. V'là justement le vapeur que passe : « Les voyageurs pour le château Guignol! sus le darnier du bachut!... »

D'abord, faut pas ren vous maginer qu'y n'y aura ren à voir, y n'aura de z'estations tout plein; on n'est pas ren un grelu, à preuve que je n'ai

au moins six ou sept pièces d'appartements. Uno, ma chambre à n'accoucher; deuzo, mon salon; troizo, ma salle à boustifailier, ces trois mimeros c'est ben toujours en un, comme la Ste-Trinité, mais du moment que ça sert à se darrer, à s'esquinter et à se gonfler la basane, ça fait trois; pardine; et pis, y gn'avait sus l'encriteau : « A louer tout d'un cuchoh ou séparativement; quatre, me n'ateyer; cinquo, ma souillarde; sizoz, une rencognure pour les zéquevilles, et septo les escommodités. Vous voyez ben, nous en aurions même pour pus de huit jours, mais je veux pas vous laisser longtemps le pif dans les accéssoires comme la souillarde et les lieux d'aisances, sauf le respeque que je vous dois, c'est pas assez conséquent La souillarde c'est mon cabinet à toilette; tous les matins je me relave du même coup ma vaisselle plate, mes assiettes creuses et ma frimousse. A propos des escommodités, l'architecte que m'a sogné l'indisposition de mon n'appartement me n'a tiripillé tant qu'y n'a pu pour les cogner en dedans; y me disait comme ça que quand y n'aurait pitrogné la chose à sa fantesie, ça sentirait pas pus mauvais que l'abattoir. J'ai tenu tati et je me repasse de félicitances qu'y

FEUILLETON de la MARIONNETTE

CONGRÈS DE LA PAIX

Depuis longtemps le besoin se faisait sentir de resserrer les liens de la concorde entre les journalistes; des querelles récentes ayant démontré une fois de plus cette nécessité, il fut décidé, grâce à l'influence de quelques esprits conciliants, que ces Messieurs se réuniraient en congrès de la paix dans une salle philharmonique afin d'aviser au moyen d'éviter à l'avenir ces discussions regrettables qui trop souvent donnent une facheuse opinion des mœurs tranquilles des hommes de lettres.

Il s'agissait de choisir un président; on hésitait entre M. Louis Veillot et M. Paul de Cassagnac, deux journalistes dont chacun connaît l'aménité et la douceur de caractère, mais M. Louis Veillot ayant décliné cet excès d'honneur comme peu conforme à ses sentiments d'humilité chrétienne, l'unanimité des suffrages s'est reportée sur M. Paul de Cassagnac.

Compte-rendu de la séance

M. Paul de Cassagnac. — Messieurs...

M. Auguste Vermorel. — Pardon, je voudrais faire avant une simple observation.

M. Paul de Cassagnac. — Quel est le maroufle qui se permet de m'interrompre?

M. Auguste Vermorel. — Maroufle vous-même; — je demande qu'on mette un crachoir auprès du Président.

M. Paul de Cassagnac. — Pourquoi ça?

M. Auguste Vermorel. — Pour garantir nos figures, dame! vous comprenez, les habitudes de famille...

M. Paul de Cassagnac. — Insolent! Il est heureux que nous soyons sous l'empire d'une idée conciliatrice, sans cela je vous aurais envoyé ma sonnette de président à travers le visage.

M. B. Jouvin. — Allons, allons, Messieurs, du calme, n'oublions pas le but de notre assemblée, et rappelons-nous que nous devons être avant tout « des gens bien élevés ».

M. Auguste Villemot. — Bon! le voilà avec sa scie.

M. de Villemessant. — Villemot, taisez-vous, mon gendre a raison, il faut avant tout que nous soyons des gens bien élevés et que le Figaro tire à soixante mille exemplaires; je suis d'ailleurs en train de chercher une nouvelle combinaison qui...

M. Paul de Cassagnac. — Mais vous sortez de la question.

M. de Villemessant. — Oh! je comprends votre observation, quand on tire à cinq mille, on n'aime pas à entendre parler de...

M. Paul de Cassagnac. — Un mot de plus et je vous envoie des témoins.

M. Albert Wolff. — Je propose que pour calmer l'effervescence des esprits, on entende M. Louis Veillot.

M. Paul de Cassagnac. — C'est ça, M. Louis Veillot a la parole.

M. Louis Veillot. — Mes chers confrères, vous me connaissez assez pour savoir que nul plus que moi n'est ami de la paix, — les discussions violentes me font horreur, ma plume recule devant les épithètes malsonnantes (applaudissements), et je serai réellement heureux de voir régner la bonne intelligence dans la république. pardon, le royaume des Lettres; mais ce jour ne pourra arriver que lorsque nous aurons écrasé sous notre talon apostolique et romain cette race de vipères qu'on appelle

les Libres-Penseurs, — tous ces enfonceurs de ciel, ces navets libéraux, ces goujats de la bande de Voltaire...

Auguste Villemot. — Je demande qu'on l'attache.

M. Louis Veillot. — Ces va nu-pieds de 89, ces lampions progressistes, ces sectaires de Garibaldi.

Auguste Villemot. — Je demande de nouveau qu'on l'attache : — Garibaldi est un grand homme: il n'a pas de mouchoir de poche; — ah ça! laisserons-nous divaguer plus longtemps ce porteur de goupillon?

M. B. Jouvin. — Voyons, voyons, Villemot soyez donc bien élevé.

Auguste Villemot. — Ah! mais, tu me bassines.

M. B. Jouvin. — Bassines, quel genre!

M. Paul de Cassagnac. — Messieurs, vous conviendrez que j'ai fait preuve jusqu'à présent d'assez de patience, mais ces discussions finissent par me monter au cerveau, je ne souffrirai pas que, sous prétexte de paix, on s'injecte de la sorte, — et je déclare que je vais me couper la gorge avec le premier qui prononcera un mot plus haut que l'autre.

M. Vermorel. — Ah! le voilà bien, ce spadassin!

M. de Cassagnac. — Encore vous, attendez. — (Il se précipite sur M. Vermorel: ce dernier esquive le coup de poing qui lui était destiné et qui tombe en plein sur le visage de M. Emile de Girardin.)

M. Emile de Girardin. — Je proteste au nom de la Liberté!

M. B. Jouvin. — Messieurs, si nous nous en allons: tout ce tapage pourrait attirer des sergents-de-ville, et il ne serait pas convenable que des gens bien élevés fussent conduits au violon.

M. de Villemessant. — Mon gendre a raison. La séance est levée au milieu d'un tumulte indescriptible.

Décidément les congrès de paix n'ont pas de chance.

ROB. ROY.

LA MARIONNETTE

n'oye pas tant seulement besoin de savoir ou qu'y sont, quant on n'a t'éventé le parfum, on y va droit comme une bugne. En magnère de vis-à-vis, vous n'avez en face la rencognure aux écoupeaux, aux z'esquevilles et au menu sortant; gn'y a presque toujours un locataire, un matou que fait dans le menu, je sis tant hospitalier, et ma chatte aussi...

Maintenant v'là que n'est pas requinqué; ça vous arreprésente mon salon, y n'est pas grand, mais y n'y a une garde-robe, un bahut qu'esse un peu sogné. Tous les dimanches que sont fêtes, je n'en retire mes frusques de grande carimonia, je me les ajuste sus le casaquin, je me fais de l'œil dans mon miroir à glace et je m'escanne.

Ces deux potraits en ressemblance que sont là que se tournent le darnier, c'est Note-Dame de Forrières et Garnibaldi; je van'en être obligé de le détrancanner de c'te place, ce gone; depuis quelques jours on l'a si tellement tiré de longueur, que le piton du cadre n'en peut pus; je comprends pas qu'y n'oye en assez d'équilleslibres pour n'en réchapper de celle-là.

Ca c'est le garde-manger, c'est ben censement ce que je n'aime le mieux dans la cambuse, porvu qu'y ai quèque chose à licher. Oh! je sis pas difficile comme le baron M'sieu Brisse, je demande que du gras-double, un paquet de gendarme, une miche à fesses, du cervelas chaud, etc., pis un rogeret. Seulement, v'là quèque temps que les asticots n'ont les canines crânement incisives, y font un décliet dans ces pauvres claquereys... c'est z'égal, j'arregarde pas de si près, faut ben que tout le monde vive.

En lachant la salle n'a chiquer pour me n'ateyer, ablagez-moi donc d'un brin de contentement en reluquant c'te batterie de cuisine; c'est-y assez chenu, ça brille t'y; ma poêle, mon chauffe-lit, me n'ophicléide, mon bassin, ma passoire, ma du-belloire et célera.

Me n'ateyer c'est m'n'élément, je n'y nageotte comme le goujon dans la rivière d'Oullins. Mes deux mequiers, l'un que chôme, l'autre que trime. Eh! oui, le velà m'n'ancien, mon pauvre vieux cavet de Bistenclaque-Pan, oh! qué mine y vous a, y n'a quasiment autant de poussière sus son peigne qu'une colombe n'a de poudre d'riz sus son chignon. Et ses ponteaux, et ses battants, arregardez donc si c'est pas l'Hôpital que s'étampe sus les Collinettes, y trafusent toute les deusses, y n'auraient certainement besoin de s'allonger sus les banquettes, y n'a pus qu'une rebrique, par le temps que court, c'est de s'enterrer quèques cannettes dans l'estome et de lever la pédale dès qu'y n'aura l'aremissse de ses péchés, alors y se débobine et par devant et par d'arnier sus ses deux rouleaux et y criera en espirant: zut des navettes.

Approchons-nous loin de c'te peinture de misère, ça me fait l'effet d'un roquet que serait arrêté dans mon corgnolon, y vaut mieux garder sa demi ration pour m'n'ate mequier, çui-là, y n'a ben déjà reçu quèques accrocs, ça fait rien, z'enfants, y n'ira ben encore longtemps, y faut pas ren tant de z'affaires pour n'être journaliste, y faut d'abord une paire de feurces ben affutée, défense de s'en sarvir pour couper de z'artiques avec, y doivent sarvir qu'à rogner les ergots à ceux-là que les ont trop longs, y faut ensuite une griffardise que soye de fer et que se détraque jamais de z'alignements que sont sus le papelard, pis de plumes de paons de Crémieu pour remplumer ceusses que n'en manqueraient et finalement un p'tit brin de noirceur delayé avec d'eau des trois cornets pour parpétrer la souvenance de tout ce que se bajaffe sus de papier glacé. Attention, m'sieurs les voyageurs, ça devient intéressant, nous allons nous escanner dans la chambre n'a coucher, c'est ben ce que n'y a de mieux, rien que d'y penser ça me reclavette la cadabre, s'est sus mon pucier que ie trouve une assupissance bienfaisante et réparatoire pour mes feurces

épuisables. Mon matelas n'est pas pus épais qu'un matelain qu'à trainé quinze jours darnier la pannièrre, la Madelon n'a mis les plumes de mon chevassier sus son chapeau et m'en a flanqué de picarlats à la place. Eh! ben, ça y fait rien, vous n'iriez loin pour n'en trouver un insemblable.

Après ça je vous parle pas de la tasse à café faut trop se baisser, non plus du cabelot que m'a repassé Gnafron: y n'a encore sept livres et demi de pège, c'est pour ça qu'on y tient tant, n'y a pas mèche de s'en dérappier quand je sis dessus. Ça fait ren, j'aime encore mieux mon pucier, parlez-moi de mon pucier, rien que quand je l'arregarde y me donne envie de piquer de l'œil ce grand fenian. Ma foi, après rout, je sis en vacances, j'ai ben t'assez tarabusté à c'te heure, ça y est, je m'élire, je m'allonge les fumerons, je dors vite, pus rien, nom d'un rat!... adieu... z'enfants, à... à huitaine... je me réveillera ben je pense... et sinerai encore

GUIGNOL.

OMBRES CHINOISES

XV et XVI.

Léonor Havin et Joseph Prudhomme

Air de la Favorite.

JOSEPH

« O Léonor! mon amour brave,
L'Univers et Veuillot pour toi, — pourquoi?
C'est que par ta voix digne et grave
Voltaire me dit: Pense à moi;
Or, rien ne peut rendre l'estime
Que j'ai pour cet aïeul d'About;
Puissé-je, grâce à maint centime,
Voir sa statue enfin debout. »

LÉONOR

« O bon Joseph, tous les biens de la terre
Pour Arouët, mon cœur eut tout donné;
Mais tes dix sous plairont plus à Voltaire
Que mes millions, ô fidèle abonné. »

JOSEPH

« Havin, vois je cède éperdu
Au transport qui m'enivre,
Change en bronze mon cuivre!
Arouët va donc m'être rendu,
Pour le voir je veux vivre (bis);
Car j'entends dans mon cœur
Une voix, une voix qui me crie:
« Joseph! le plus beau jour de ta vie,
Ce sera la statue élevée en l'honneur
Du dieu Libre-Penseur. »

S. TRABAN.

PETIT

DICTIONNAIRE DE LA FABLE

AVANT-PROPOS

Les cascades olympiennes de la muse offenbachique ayant redonné aux masses qui l'avaient depu's longtemps perdu, le goût des connaissances mythologiques, nous avons rassemblé et classé par ordre alphabétique, tout ce qu'il y a d'essentiel à savoir sur cette matière et nous allons offrir aux lecteurs de la *Marionnette* la primeur de notre recueil non breveté.

C'est à vous, gones que j'aime et pour qui je serai toujours prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de mon encre, c'est à vous, dis-je, que je dédie ce petit dictionnaire de la Fable, convaincu que, grâce à votre haut patronage, il ne manquera pas d'obtenir un succès fabuleux.

S. TRABAN.

A

Abadir. — C'est le nom donné à la fameuse pierre philosophaque que Rhée femme de Saturne fit avaler à son mari dans les circonstances que nous allons rapporter: Saturne craignant que ses enfants mâles ne le détrouassent un jour, les dévorait aussitôt après leur naissance, Rhée ayant mis au monde Jupiter et tenant à le conserver emmaillota une pierre qu'elle offrit au lieu du bébé à son vorace mari; Saturne plein de confiance dans son épouse absorba le faux moutard sans la moindre moutarde et sans paraître épaté le moins du monde qu'à un âge aussi tendre le marmot fût déjà aussi dur.

Aux lecteurs sceptiques qui trouveraient cette absorption de la pierre Abadir par Saturne, difficile à avaler, nous ferons observer que l'on voit chaque jour sur tous les champs de foire, des saltimbanques qui avalent non-seulement des cailloux, mais des *sabres!* des *SABRES!!* des *SABRES!!!*.

Quant à ceux qui nous feraient simplement remarquer qu'il est extraordinaire que Saturne ait pu prendre une pierre pour son poupon, nous leur demanderons s'ils sont bien certains de n'avoir jamais mangé des truffes en drap d'Elbœuf.

Abaris. — C'était un poète scythe qui, si nous en croyons les Auteurs, fut le Belmontet de son pays; c'est Abaris qui a composé ce vers dont la profondeur rivalise avec celle des puits les plus artésiens:

« Le vrai nectar des Dieux, c'est d'être homme de bien. »

Abas. — C'était un roi d'Eleusis qui ayant un jour aperçu la déesse Cérès en état d'ébriété, ne put s'empêcher de fredonner:

« Elle a liché tout' la bouteille. »

La déesse furieuse le changea incontinent en lézard.

Cette métamorphose me remet en mémoire certaine définition de l'homme que je ne crois pas inédite, mais que nos lecteurs ne connaissent peut-être pas.

D. Qu'est-ce que l'homme?

R. L'homme est la croûte du lézard, puisque le lézard est l'ami de l'homme.

Abdère. — Ville de Thrace qui fut bâtie par Hercule en l'honneur de son ami Abderus, dévoré à la fleur de son âge par les chevaux de Diomède.

Les Aldéritains, dit Ovide, se virent contraints un beau jour d'abandonner leur cité à cause de la quantité prodigieuse de grenouilles qui se multipliaient dans le pays.

Ah! par exemple, je ne crains pas que Paris soit jamais abandonné pour un motif semblable: les grenouilles auront beau y pulluler, on y trouvera toujours assez de

notaires, de caissiers, etc., qui se chargeront de les manger.

Abderus. — Jeune Grec qui fut dévoré, nous l'avons dit, par les chevaux de Diomède.

Qui donc oserait nier encore la marche du progrès? Si Abderus eût vécu de nos jours, au lieu de servir de pâture aux coursiers du roi d'Étolie, c'est lui au contraire, Quivogne aidant, qui les aurait mangés.

S. TRABAN.

(à suivre)

On s'est beaucoup occupé cette semaine de l'inauguration de la statue de M. Billault.

Voici la description qu'en a donné un journal de notre ville :

« La statue représente M. Billault debout en habit brodé de ministre avec toutes ses décorations : — la main gauche est posée sur le cœur, et la main droite qui s'avance dans le vide fait un geste affirmatif. »

Après avoir longtemps cherché la signification de cette main sur le cœur et de ce geste affirmatif, — nous ne pouvons guère les considérer que comme une allusion délicate aux dispositions bien connues de l'illustre défunt à accepter du fond de l'âme toutes les formes de gouvernements, — pourvu qu'il y fût premier ministre.

CROQUIS A LA COURSE

NOS MÉDECINS

Où l'auteur prend la parole.

Une feuille hebdomadaire lyonnaise, la *Gazette Médicale* pour l'appeler par son nom, a consacré quelques lignes à notre galerie médicale, — et son rédacteur en chef M. P. Diday, en reconnaissance de nos bons procédés vis-à-vis de lui a bien voulu en échange nous donner un bon avis.

« D'après M. Diday, nous justifions assez mal notre titre de journal satirique, titre commode à prendre mais malaisé à porter. — Il ne suffit pas d'écrire que M. un tel a le nez trop saillant ou l'abdomen trop développé, — pour se croire un Juvénal; les maîtres de la satire n'avaient qu'un but : rendre le vice haïssable, — et quand ils faisaient ressortir quelque défaut physique, c'était uniquement pour y montrer le résultat et la punition de la débauche et d'autres passions coupables. »

Nous supposons trop d'esprit à M. Diday, pour venir nous jeter du Juvénal à travers la figure. — Il sait fort bien, lui qui sans aucun doute a lu Juvénal, qu'il n'est plus guère possible aujourd'hui de faire de la critique à sa façon et qu'une imitation trop servile de la manière de ce maître, — nous conduirait infailliblement devant M. le Procureur impérial sous la prévention de diffamation, — d'insulte aux fonctionnaires de tous galons ou d'outrage à la morale publique.

Du reste nous n'avons pas de prétentions si hautes : lorsque nous avons entrepris cette série des médecins à l'instar de celle des avocats, notre but a été uniquement d'esquisser au galop quelques physionomies locales en les marquant à l'occasion d'un trait comique ou peut être malicieux, — mais en évitant autant que possible tout ce qu'il pourrait y avoir de réellement blessant dans ces croquis où nous cherchons à faire dominer le côté plaisant.

S'il nous est arrivé parfois de signaler la saillie d'un nez ou le développement d'un abdomen, — ce sont là

des plaisanteries de l'ordre le plus inoffensif et dont il nous paraît impossible de se fâcher à moins d'être affligé d'une susceptibilité voisine de la sottise.

Il vaut mieux, croyez-nous, M. Diday, sourire d'un nez trop long ou d'une taille manquant de souplesse, — que de rendre le vice haïssable par le récit des aventures où il joue le principal rôle, — quoique la matière ne nous manque ni dans le monde médical ni à côté, — comme vous le dites très justement.

Quant à faire ressortir les défauts physiques dans leurs rapports avec la débauche et les autres passions coupables, c'est là une idée d'une hardiesse étrange qui a pu séduire M. Diday en sa qualité de spécialiste, — mais, dussions-nous nous éloigner de plus en plus de Juvénal, — jamais nous ne consentirons à convertir notre galerie de médecins en un musée de cire.

Ceci dit, — continuons.

BINET.

Recueilli dans son sein (il y a divers prix) — les malheureux dont l'abus des passions, des alcools et du spirisme (sommes nous assez Juvénal?) a frappé de mort l'intelligence; — du reste charmant homme, charmant docteur, charmant confrère, charmant... ah! celui-là, ne nous fera peut-être pas de procès en diffamation!

DEBAUGE.

Secrétaire de M. Berne; — a inventé un biberon; — couche avec son habit noir.

HÉNON.

Député au Corps Législatif, siège à gauche; — fils, petit-fils et arrière petit-fils de vétérinaires; — très plaisant à cause de cela; — a eu le bon esprit de ne jamais s'en fâcher; — excellent homme.

JOURDAN.

Doyen de la Faculté des sciences; — un vrai savant; — n'exerce pas; — agronome et naturaliste; — préside les comices agricoles, — fait des discours à volonté; — a reconstitué une machoire antédiluvienne avec une dent découverte dans les fouilles du chemin de fer de la Croix-Rousse; — s'est trouvé mal de bonheur après l'opération; — belle figure intelligente; — curieux à voir en costume de travail; — se fiche de la toilette comme les Pereire du Crédit Mobilier; — officier de la Légion d'Honneur.

KEISSER. 1838

Haut monté sur jambes; — (si M. Diday veut bien le permettre), — ce qui ne l'empêche pas d'être fort estimé et de ses malades et de ses confrères.

MEYNET Paul. — 1857

Voyez : Meynet Lucien.

MEYNET Lucien — 1857

Voyez : Meynet Paul.

MAGAUD

Du talent; — accouche bien; — porte une perruque jaune.

(à suivre.)

CUJAS.

MANUEL DU CITOYEN FRANÇAIS

Renfermant les connaissances élémentaires pour faire son chemin dans le monde et pour en sortir.

Les Maîtresses

Nous sommes arrivés à cette période de l'adolescence où le jeune citoyen accroche sous les yeux du sexe au-

quel nous devons Mme Gourdon (merci mon Dieu!) — un écriteau ainsi conçu :

COEUR - GARNI

A LOUER DE SUITE

bail à vie, et au delà.

et attend impatiemment des locataires ne leur demandant pour toutes garanties que de jolies jambes ou de beaux yeux. — On a dit (je ne sais où, je ne sais qui), — que la maîtresse achevait l'œuvre de la mère, — dans l'éducation de son fils, ô la paradoxale et fallacieuse idée! — Allons donc, le jeune homme dans ce cas fait l'office de la broderie de Pénélope; — sa mère s'est efforcée de lui ancrer dans le cœur des principes de vertu, de sagesse et de religion; — l'adolescent naïf et tendre a l'esprit chevelu d'illusions; — survient alors la maîtresse qui les ébouriffe et opère par la suite sur son amant une jolie calvitie morale.

C'est elle qui fait sauter le bouchon de l'autorité paternelle qui retenait captives les folies et les passions, ai mousses de la jeunesse, — et qui culbute comme des quilles les principes rigides et sévères, avec son joyeux scepticisme.

Et son œuvre est facile, car, — si bégueule que l'on soit, — cette petite corruption à deux ne manque pas d'un certain charme qui séduit à vingt ans.

En vérité, je vous le dis, mes frères, mieux vaut entendre une jolie immoralité dite par une jolie bouche, qu'une maxime platonique sermonnée par une bigote sèche et jaune.

Allez, le chemin de l'adolescence à l'âge mûr est une route ardente pleine de tamponnements et de cahotements, — et l'on s'enivre longtemps du champagne de la jeunesse avant de siroter le verre d'eau sucrée du mariage.

Voici, en résumé, les phases de la vie du citoyen Français depuis sa fuite de la fêrle du pion, jusqu'à sa rentrée sous l'écharpe du maire.

CELLE QUI COMMENCE

Eh! mon Dieu, ce qu'il a sous la main, la femme de chambre de sa mère, si elle est jeune, — parfois sa blanchisseuse, — souvent une piqueuse de bottines, — assez recherchée, la piqueuse de bottines.

Ces petites chaînes illégitimes se nouent dans la rue, — un soir de pluie, — la moitié d'un rillard offert à propos, — et se continuent dans les mansardes et les greniers où l'on n'est pas mieux à vingt ans qu'à soixante, quoi qu'en disent les poètes.

Ah! malheur à l'idéaliste qui croirait trouver des passions à la Sand dans ces amours de bohème.

La poésie est le moindre défaut de ces fillettes qui trouvent Alfred de Musset bassin, et s'abreuvent tour à tour de frites et de Paul de Kock; — le corps et l'esprit sont à la fois satisfaits.

La première maîtresse est l'idole que l'on adore, jeune homme, et qu'on brûle, mari; — mais plus tard, quand l'âge des desirs a fait place à celui des souvenirs, le vieillard se surprend parfois à chercher quelques étincelles fugitives sous les cendres de son premier amour.

A dix-huit ans, l'amant n'est pas difficile et n'exige chez sa maîtresse que l'orthographe du cœur.

Les lettres émaillées de (*je t'aime*), (*mon chair*) ne sont pour lui que de charmantes originalités, erreurs d'une main trop jolie et trop blanche pour avoir jamais feuilleté les pages d'un Lhomond crasseux.

Et de fait, ne vaut-il pas mieux qu'une femme sache bien ponctuer une phrase orale de baisers, qu'une lettre de virgules.

En définitive, la première maîtresse est encore celle qui grave le plus profondément, de ses ongles roses et aigus, — son souvenir dans le cœur de son amant (si profondément quelquefois qu'il en saigne).

CELLE DU MILIEU

Quand le vestoncourt a remplacé la redingote trouée, — les bottes vernies, les souliers avachis, — en un mot que le jeune homme naïf et crédule, fait place au crevé (qui est-ce qui n'a pas été un peu crevé dans sa vie?), — survient la lorette en renom, — la maîtresse de vanité sucrée à la maîtresse de cœur.

La maîtresse de vanité, dis-je; — certes qui ne sentirait son cœur bondir d'un noble orgueil à la pensée d'entretenir une femme qui a dans ses souvenirs deux ou trois suicides d'amants; plus ou moins vicomtes, — qui boit, jure et fume comme un soldat, — qui chiquerait même au besoin si c'était le chic de chiquer, — qui chante l'Offenbach comme Schneider, et sans pour cela faire une concurrence désastreuse au papier tur-mouche, — qui réserve pour les cabinets particuliers des *Deux-Mondes* des effets plastiques, bacchiques et érotiques d'un réus!... — qui innove enfin des robes de course qui laissent tout voir sans rien montrer.

Une femme d'un chic aussi épatant, ah! on s'en ferait mourir! Et on en meurt aussi quelquefois.

EPILOGUE

C'est vers la trentaine, après s'être plongé dans la lave ardente des excès et folie de la jeunesse, — d'où il sort brûlé ou solidement trempé, — que le citoyen tombe dans le traquenard des mères de familles.

Il a le cœur usé et affadi ; — il est las, las de ces courtisanes de zing et de jâtre, — qui sonnent creux ; — si les banales et viles de tout sentiment et de toute passion, et qui ont un livre de rente à la place du cœur.

Il commence à trouver des charmes dans un loto en famille, et se repose avec délices aux niaiseries sentimentales de sa future, d'avoir tant fait cascader la vertu des femmes qui n'en ont pas.

Ses amis veulent en vain le retenir sur cette pente bourgeoise, — il n'est plus temps, — il note sa dernière folie dans un diner, adieu à la vie de garçon, — et... saute, — il se marie ! — le voilà époux ; — ah ! j'en suis marri !

Un Deprofundis

ÉMILE ORY

EMPLOI DE LA JOURNÉE DU DIMANCHE ET D'UN BUREAUCRATE

6 heures. — Se réveiller ; se rendormir aussitôt et rêver que le chef de bureau vous flanque à la porte pour cause de retard.

7 h. — Se jeter dans une grande joie et hors du lit en pensant que c'est dimanche ; prolonger cette gaité folle jusqu'à 8 heures ; si elle cessait à 7 h. 1/2, se chatouiller la plante des pieds pour la faire revenir.

8 h. — Se raser ; si l'on n'a pas de barbe, prendre deux bains de pied, l'un pour éviter la propagation de l'asphyxie, l'autre avec un petit verre de fil en six destiné à dissiper les vapeurs qui assoupissent encore les paupières.

9 h. — Achever sa toilette et une cigarette.

10 h. — Aller voir à Perrache le marché aux chiens ; revenir avec le contentement vif mais intime de n'avoir été mordu par aucun chien enragé.

11 h. — Déjeuner ; éviter de manger du melon et de rencontrer les regards de la maîtresse de pension si l'on a un fort appétit.

12 h. — Témoigner le regret que la revue ne se fasse pas à 7 h. et le désir de prendre son café.

1 h. — Prendre le café et sommeil en lisant les grands journaux de la localité.

2 h. — Monter en omnibus et aller au parc ; acheter un petit pain pour les canards, et regarder le peuple danser en rond.

Piquer son chien jusqu'à cinq heures.
Se sentir réveiller par les aiguillons d'une fourmi et de la faim.

3 h. — Remonter précipitamment en omnibus et dîner imparfaitement à cause des tristes réflexions que suggère l'emploi de la soirée.

6 h. — L'assiser une heure au café et sa consommation à un de ses amis, se trouver seul à 7 h. et courir du Grand-Théâtre au théâtre des Célestins, du théâtre des Célestins au Casino, et ne pouvoir se placer nulle part.

8 h. — Aller se coucher avec toute sa présence d'esprit et l'espoir de s'amuser davantage dimanche prochain.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre Impérial. — M. Morini et Mme Smitz-Erambert ont accompli leur troisième début mercredi soir, dans les *Huguenots* ; tous deux ont succombé. L'échec de M. Morini était prévu, puisque cet artiste, comprenant lui-même son insuffisance, avait renoncé à la lutte. A ce propos, nous demanderons pourquoi M. D'Herblay a exigé que M. Morini fit un troisième début et a voulu exposer ainsi aux sifflets et aux désagréments d'un refus un chanteur qui, prévoyant le résultat, a offert de résilier son engagement avant la dernière épreuve ?

Quoi qu'il en soit, il faut qu'on se mette en quête d'un fort ténor, car actuellement, il est impossible de compter sur M. Juillia seul, pour la bonne marche du répertoire.

L'échec de Mme Smitz-Erambert a désagréablement surpris tout le monde ; il était d'autant moins attendu qu'elle avait été accueillie dans la *Juive* et dans le *Trouvère* sans aucune opposition, et qu'elle a bien chanté son rôle de *Valentine*. Son admission ne faisait de doute pour personne ; on ne peut cependant pas supposer que Mme Smitz-Erambert se soit fait siffler elle-même : quel est donc ce mystère qui nous échappe ? Il se passe souvent derrière le rideau de petites intrigues auxquelles le public n'est pas initié et dont il subit l'influence sans s'en douter. Ainsi, on a parlé de cabale montée contre cette chanteuse, de sifflets payés par la direction.... Nous n'accusons personne, nous rapportons seulement ce qu'on a dit et nous ne pouvons que regretter avec la majorité du vrai public, l'échec de Mme Smitz-Erambert, dont les véritables raisons nous sont complètement inconnues.

Nous ne reviendrons pas pour le moment, sur l'appréciation que nous avons émise sur chacun de nos artistes ; il reste à savoir, maintenant que les émotions des débuts sont calmées, si le public lyonnais aura à se louer de l'indulgence dont il a fait preuve pour quelques-uns d'entre eux.

Célestins. — La *Grande Duchesse de Gérolstein*. Nous voudrions bien savoir pourquoi les démocrates en chambre et les gens de vertus aussi civiques que farouches, se sont esquivés si vertement contre la *Grande Duchesse de Gérolstein*, et pourquoi on a fait un si grand crime aux visiteurs souverains de l'Exposition de l'empressement qu'ils ont mis à aller voir l'opérette drôlatique de MM. Meilhac, Halévy et Offenbach ? Il nous semble au contraire qu'on eût dû réserver aux princes, petits et grands ducs, altesses souveraines et autres qui peuplaient Paris, toutes les loges du Théâtre des Variétés pour leur montrer de quelle rude façon on malmenait les diplomates, les hauts dignitaires et les généraux... pour rire.

Le baron Puck, le prince Paul, le baron Grog, le général Boum, voire même leur souveraine, la grande-duchesse, sont des personnages et des types à mourir de rire : l'ironie peut difficilement être poussée plus loin. Le moyen de faire en cinq minutes un général en chef avec panache et d'en dégommer un autre, le conseil de guerre, la conspiration de palais contre le beau favori Fritz, tout cela est fort amusant, et on ne peut que féliciter les auteurs de la pièce de l'esprit qu'ils y ont répandu, esprit un peu salé peut-être et qui réside moins dans les mots que dans les situations et les péripéties qui animent les quatre actes de l'œuvre.

Nous n'avons pas la prétention d'analyser, même succinctement, la *Grande Duchesse de Gérolstein* ; outre que tout le monde à peu près a pu en lire les compléments dans les journaux parisiens, ces choses prêtent peu à l'analyse, car l'intrigue existe peu, et le côté littéraire fait complètement défaut.

Quant à la musique, c'est de l'Offenbach de deuxième qualité. Cela ne vaut pas la *Belle-Hélène*, qui était déjà inférieure à *Orphée aux Enfers* et à la *Chanson de Fortunio*, dont nous voilà bien loin. Cependant il faut noter les couplets du général Boum, la chanson : *J'aime les militaires* et le *Sabre de mon Père* qui constitue le final du 1^{er} acte ; au 2^e acte, les couplets des demoiselles d'honneur : *Lettre adorée*, et le trio des conspirateurs ; mais la perle de la partition est, dans ce même acte, la déclaration : *Dites-lui qu'on l'a remarqué*, qui est ravissante et d'une douceur exquise.

Malheureusement, Mme Goby-Fontanel n'était pas du tout à la hauteur de son rôle ; ce n'était vraiment pas la peine de faire annoncer deux mois à l'avance, dans tous les journaux, qu'on avait engagé une étoile pour créer à Lyon la *Grande-Duchesse*, et d'enlever cette artiste aux bravos des horlogers genevois.

Le régisseur a bien passé un habit noir pour inviter le public à l'indulgence et insinuer que Mme Goby-Fontanel était « indisposée par une indisposition », mais la petite harangue n'a pas suffi à désarmer les spectateurs qui ont vertement sifflé cette pâle contrefaçon de Mlle Schneider, avec laquelle la Direction a sagement fait de résilier.

Mme Goby-Fontanel n'a ni la voix, ni le talent nécessaires, et elle a de plus le très-grand tort de vouloir singer tous les gestes de l'actrice parisienne. Il faut laisser à Mlle Schneider qui est, quoi qu'on dise, une grande artiste, un genre et un jeu de scène dont elle est la créatrice et pour lesquels elle n'a pas de rivale. Composez plutôt votre personnage comme votre intelligence le comprendra, sans essayer d'imiter des effets de bras, de hanches, de cuisses, qui sont le privilège exclusif de la Belle-Hélène.

Cette mauvaise interprétation du rôle principal aurait suffi seule à enrayer le succès de la pièce, malgré les efforts des autres artistes qui se sont parfaitement tirés de leur tâche. M. Belliard (Fritz) et M. Lecomte (Boum) sont désopilants tous deux et méritent de sincères éloges pour l'entrain avec lequel ils ont joué et même chanté ; M. Lecomte surtout s'est procuré pour la circonstance une superbe voix de basse-taille. Voilà deux créations dont le public lyonnais tiendra compte à ces deux acteurs.

M. Martin (Puck), M. Luco (prince Paul) et Mlle Clarisse (Vanda), ont été aussi fort convenables. Seul, M. Chamerlat, chargé de représenter le diplomate Grog, a été bien mauvais : ses charges niais et ridicules n'excitent rien moins que le rire ; on hausse les épaules, voilà tout ; c'est grotesque.

En somme, l'ensemble a très-bien marché, les chœurs ont été supportables, la mise en scène est soignée, les costumes sont frais, et il y a avec la *Grande-Duchesse* au moins quarante représentations assurées, à la condition toutefois que Mlle Jeanne, la remplaçante de Mme Goby-Fontanel, n'ait pas de ces indispositions dont le public souffrirait plus que l'artiste elle-même.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

Maxime Sévère. — Lis notre théâtre d'aujourd'hui.

Jouvenard. — Tes numéros 1 et 2 ont déjà dansé plusieurs fois sur les cordes de la *Marionnette*. — **Rougerel.** C'est trop vieux pour y revenir. Ta gance est bien trouvée, nous en profiterons à l'occasion.

Vengeur. — Ta réflexion n'est pas juste ; on ne peut servir deux maîtres à la fois. S'ils paraissent servir Dieu, c'est pour mieux appartenir au Diable. Dans un article sur les hypocrites nous n'oublierons pas les types.

Noël A. — Votre abbé et ses œuvres ne nous tentent pas ; envoyez-nous vos épiciers.

Nemo. — Envoie ses lettres et nous verrons.

Choucroutophobe. — Nous pensons comme toi ; tôt ou tard nous attacherons la ficelle.

Rêveur. — Ta plume sent le roussi ; fréquente-tu Belzébuth ?

LE COURRIER FRANÇAIS

Journal politique et quotidien

Rédacteur en chef : A. VERMOREL

BUREAUX : 9, rue d'Aboukir, Paris

ABONNEMENTS

	un an.	6 mois	3 mois	1 mois
PARIS.	52 f.	26 f.	13 f.	4 f. 50
DÉPARTEMENTS .	64	32	16	5 50

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.